



CLASSIQUES  
GARNIER

Édition de SUCKAU (Wilhelm de), « [Don Carlos] Notice », *Œuvres dramatiques*, Tome II, *Don Carlos, Wallenstein, Le Misanthrope et Sémélé*, SCHILLER (Friedrich von), p. 3-5

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-2486-1.p.0009](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-2486-1.p.0009)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2014. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## NOTICE

SVA

# DON CARLOS

---

Le sujet de *Don Carlos* avait d'abord attiré Schiller par son côté romanesque. Le malheur d'un jeune prince rendu par les hasards de la politique le rival de son père, quand la femme qui a été sa fiancée, qu'il aimait et de qui il était aimé, est devenue sa belle-mère, présente une situation éminemment dramatique qui devait séduire le poète. Dès la première lecture qu'il avait faite du récit de Saint-Réal intitulé : *Don Carlos, infant d'Espagne*, il y avait vu la matière d'une tragédie. Il avait immédiatement écrit un premier plan dans lequel l'amour de l'enfant pour la reine formait l'action principale. Mais entre l'œuvre du premier jet et l'œuvre définitive, il s'écoula plusieurs années; et la pièce subit dans l'intervalle de nombreuses modifications. A mesure que sa pensée se mûrissait par l'étude de l'histoire et de la philosophie et par l'examen des questions politiques et sociales, Schiller vit s'agrandir le cadre dans lequel étaient placés ses personnages et diminuer en même temps l'importance des sentiments qui les animaient. La fatalité qui pesait sur les deux amants, les condamnant à souffrir et les précipitant à un dénouement terrible, lui parut peu de chose à côté de cette autre fatalité qui, écartant chez tout un peuple la conscience et la liberté, le livrait à toutes les cruautés de la tyrannie et menaçait d'entraver à jamais son affranchissement. Entre les Flandres opprimées et frémissantes d'une part, et de l'autre Philippe II armé du despotisme et de l'inquisition, combien pâlit à ses yeux la passion nécessairement égoïste et personnelle des deux amants. L'un et l'autre, enfants d'adoption du poète, durent, comme leur père même, se transformer, soumettre leurs sentiments aux siens, et sacrifier leur mutuel

amour à l'amour de la liberté et de l'humanité. Cependant ces deux âmes passionnées et un peu malades ne paraissent, sans être en contradiction avec leur caractère, prendre l'initiative des résolutions désintéressées et patriotiques. C'était beaucoup de leur imposer de se laisser mener dans cette voie, il eût été invraisemblable qu'elles y entrassent d'elles-mêmes. Pour remplir le rôle de guide et d'initiateur, il fallut qu'un autre personnage, d'abord relégué au second rang, vînt se placer au premier. Le marquis de Posa, l'ami de don Carlos, d'abord destiné uniquement à amener quelques complications dans la lutte du prince contre sa passion, cesse d'être un ressort secondaire pour devenir le moteur principal de l'action. Homme idéal, qui se sent supérieur à tous parce qu'il s'est d'abord mis au-dessus de tout égoïsme; qui ne craint rien parce qu'il est disposé à tous les dévouements, prêt à faire l'abandon de sa vie pour sauver son ami comme le sacrifice de son amitié pour mieux accomplir le salut de tout un peuple, Posa, loin d'être le serviteur de personne, fait servir chacun à ses hauts desseins. La reine et Carlos deviennent ses instruments. Le roi lui-même subit son influence, et un moment Posa peut croire qu'il accomplira par le père ce qu'il se promettait d'accomplir par le fils. Naturellement cette haute personnalité qui représente la liberté de conscience et l'esprit moderne de l'humanité n'a pu se manifester dans le drame sans en modifier les données primitives et sans en étendre beaucoup les proportions. Emporté par son inspiration nouvelle, Schiller avait pensé un moment que son œuvre ne pourrait plus se renfermer dans les limites d'un drame, et il répondait aux critiques contre les longueurs de chacun de ses actes que la pièce n'était pas faite pour être représentée.

Cependant *Don Carlos* parut sur la scène dès 1785, avant même d'avoir reçu la forme sous laquelle nous le lisons aujourd'hui. L'auteur l'avait d'abord écrit en prose comme ses trois premières pièces, et c'est en prose qu'il fut joué pour la première fois à Leipzig. Ce ne fut qu'ensuite que Schiller l'écrivit en iambes non rimés. Le commencement de cette rédaction en vers parut par fragments dans *la Thalie*. L'œuvre complète ne fut publiée qu'en 1787. Les éditions qui suivirent renferment des modifications considérables, et c'est dans l'édition des Œuvres complètes parue en 1804 qu'il faut chercher le texte dont nous donnons la traduction.

Si la pièce de *Don Carlos*, tant de fois remaniée, est très-intéressante à étudier dans ses variantes successives pour nous faire connaître

le développement du talent de Schiller, on ne saurait nier qu'elle n'ait perdu un peu comme œuvre d'art à cette longue gestation et à ces remaniements prolongés. L'unité lui manque. L'intérêt, qui se porte d'abord tout entier sur Don Carlos, est obligé de se reporter entièrement sur le marquis de Posa. Pour dissimuler ce défaut, l'intrigue se complique d'une manière extraordinaire : le rôle de la princesse Éboli — qui n'est pas sans analogie avec celui de lady Milford dans *Intrigue et Amour* — prend une importance très-considérable. Les moyens par lesquels le marquis expose son ami et le sauve ne sont pas assez naturels et semblent n'avoir été employés que pour laisser don Carlos reparaitre seul dans le dénouement. Nous n'insisterons pas sur ce défaut non plus que sur le reproche d'anachronisme adressé à l'auteur. Évidemment, le marquis de Posa, Élisabeth, Don Carlos et surtout Philippe II, ne parlent ni le langage de leur siècle ni celui de leur caractère historique. Mais ce n'est pas ici le lieu de discuter le degré de liberté laissée au poète de prêter à ses personnages les idées et le style de son époque. Mieux vaut pour la réponse à ces critiques renvoyer aux *Lettres sur Don Carlos*, imprimées à la suite de la pièce. L'auteur y explique avec la plus grande clarté ce qu'il a fait et comment il a été amené à le faire. Cette explication n'est pas entièrement une justification ; mais on ne saurait s'empêcher d'admirer la netteté et le calme apportés par le poète dans cette discussion.